

Exposé fait à Québec, dans le cadre d'un séminaire de théologie le 27 novembre 2009

Réponse à une question concernant le mal et Dieu¹

Gérard SIEGWALT

I. Il s'agit d'abord de définir les termes en présence

De quoi parlons-nous ? Quelles sont les réalités qui correspondent aux deux termes en présence ?

1. Dieu

Ce terme est un « chiffre » (K. Jaspers) ; il doit être déchiffré. Karl Rahner, mort il y a 25 ans, a parlé de « ce mystère que nous nommons Dieu ». Si nous parlons superficiellement de Dieu, nous risquons de passer à côté de la réalité visée par le terme.

Gn 4, 26 : « C'est alors que l'on commença à invoquer (litt. : crier) le nom de YHVH » (tétragramme, que le juif pieux ne prononce pas mais dit : *Adonai*, mon Seigneur). Le sens de ce tétragramme sera seulement révélé dans Ex 3 (théophanie à Moïse). Le nom apparaît ici déjà (il est aussi utilisé dans le récit dit yahviste de Gn 2-3 et dans la suite de la tradition yahviste à travers le livre de la Genèse, mais cette tradition yahviste est marquée par Ex 3). Contexte de Gn 4, 26 : après le meurtre d'Abel par Caïn, contexte de violence (Lémec, v. 23 suiv.) et de procréation (v. 25 : Seth, suite de la généalogie, signe de la bénédiction divine). « C'est alors... » (v. 26). Certains exégètes voient derrière le tétragramme le mot *Yahou*, « C'est lui ». Ce n'est pas encore un nom propre, c'est la naissance d'un nom. Est désignée ainsi une réalité qui est pressentie, qui pour ainsi dire pointe le nez, qui accède à la conscience humaine : elle est réelle et en même temps insaisissable (le mystère, une réalité agissante et indicible à la fois). Cette réalité apparaît, se manifeste au ras du réel mais comme ce qui ouvre ce réel au-delà de lui-même, à ce qui l'éclaire, lui donne sens, le transfigure. Texte correspondant dans le Nouveau Testament : Jn 21, 7 (la pêche du lac de Tibériade, après Pâques) : « C'est le Seigneur ! » Peut-être qu'aujourd'hui aussi, avec la crise de civilisation que nous vivons, une nouvelle sensibilité est donnée à beaucoup de personnes, voire à des peuples, à toute l'humanité, pour la manifestation, dans cette crise aux multiples facettes, de « C'est Lui ». Naissance, nouvelle naissance de Dieu dans la conscience humaine.

Nous parlons de Dieu « en bas », pas de Dieu « en haut ». Dieu certes n'est pas seulement en bas, il transcende aussi l'en-bas. Mais si nous ne parlons pas de lui là où nous sommes et donc « en bas », parlons-nous alors de Dieu ou seulement d'une « représentation », d'une image que nous nous faisons de lui, d'une sorte d'idole mentale ?

Nous touchons là au sens de cette critique forte, faite tout au long du volume que vous avez étudié, du supranaturalisme. Celui-ci situe Dieu « en haut », au-dessus, en dehors, du « en bas ». Le supranaturalisme est une certaine compréhension de la transcendance, de Dieu, dans le sens de l'extériorité de Dieu : *Deus extra nos*. Cette affirmation n'est pas fautive, si elle est dialectiquement liée à celle de l'inhérence de Dieu (de la transcendance) à l'immanence, et donc à celle de l'intériorité de Dieu aux êtres et aux choses. Mais le supranaturalisme est un unilatéralisme : il absolutise l'affirmation de l'extériorité de Dieu.

¹ Texte inédit. Exposé donné le 27 mai 2009 à Québec, dans le cadre d'un séminaire du professeur Jean Richard sur le volume VI de la *D.C.E.* intitulé : « De la transcendance au Dieu vivant ». Plusieurs questions avaient été posées par la cinquantaine de participants et participantes à l'occasion de la venue de l'auteur à Québec. Parmi elles, la question ci-dessus indiquée a fait l'objet d'un développement plus long.

Dans le supranaturalisme, l'extériorité de Dieu est comprise comme la causalité absolue de Dieu (absolue au sens d'absolutiste), causalité intégrale, répondant comme telle de tout. On est là dans la théologie déductive : supranaturalisme et pensée déductive vont de pair. On pose un Dieu *supra naturam*, au-dessus ou en dehors du réel, et on en déduit que... Les apories (impasses) qui en résultent sont caractéristiques de la pensée déductive : en effet, si Dieu est *causa prima* (cause première) de tout, ou bien : puisque Dieu est le fondement de tout, comment rendre compte du mal ? On est acculé, soit au dualisme soit à l'athéisme !

On part ici d'une idée préconçue de Dieu : celle de la toute-puissance de Dieu, de sa toute-bonté, de sa perfection... et on entre alors en difficulté avec le réel, singulièrement avec le mal. Et compte tenu du « hiatus » entre les deux (Dieu et le mal), on doit alors « justifier » Dieu : c'est le problème de la théodicée. Comment, alors que Dieu est tout-puissant... « justifier » le mal, c'est-à-dire l'expliquer ? D'emblée, un deuxième principe à côté de Dieu étant exclu (c'est-à-dire tout dualisme est exclu : il n'y a pas même, à côté du Dieu suprême, un Dieu subordonné, un démiurge différent de lui), comment, si on ne veut pas tomber dans l'athéisme, expliquer le mal ?

a) Réponses :

– Le mal relève du mystère de Dieu. Nous ne le comprenons pas, nous le comprendrons un jour, plus tard, lors de l'accomplissement de toutes choses dans le royaume de Dieu. Il nous faut accepter ici de ne pas tout comprendre, et vivre dans la foi en Dieu qui dépasse l'entendement ;

– Le mal tient au fait que le monde est en devenir. Il y a une sorte de pédagogie de Dieu : parfois nous pouvons percevoir le mystère des choses, quand du mal sort du bien. Alors il nous apparaît que tout a un sens, doit avoir un sens, même là où ce sens ne devient pas encore manifeste pour nous ;

– Le mal tient à l'être humain, à la liberté humaine. Dieu a voulu notre liberté ; c'est par nous, du fait de notre faute, du péché, que le mal est entré dans le monde. Le mal n'est pas dû à Dieu, il n'est pas non plus dû au devenir du monde, il est dû à l'être humain : la « chute » a altéré profondément le réel créé. Culpabilité de l'être humain.

b) Apories de cette théologie déductive et de son Dieu supranaturaliste :

– Pour la culpabilité humaine. Certes, il y a la loi empirique du jugement immanent (« crime et châtement »), mais elle n'est pas « comptabilisable », mathématique. Voir Job : la loi de la rétribution est mise à faux ; aussi en Lc 13, 4 : les galiléens massacrés par Pilate ; en Jn 9, 1 suiv. : l'aveugle-né. Le « dogme » augustinien du « péché originel », on le sait, a eu un effet de culpabilisation générale de la conscience chrétienne, aux antipodes de l'Évangile de la grâce, du pardon de Dieu. (Lytta Basset, oppose au péché originel « la grâce originelle »).

– Il y a Auschwitz, le Tsunami...

D'où nécessité de distinguer des « sortes » de mal.

2. Le mal

Il y a le mal moral comme faute : mal agi, ou mal commis. Et il y a le mal comme malheur, ou mal subi. Il peut être personnel (maladie, infirmité, perte d'un être cher, absence de statut social, exil...) ou collectif (depuis les cataclysmes naturels – tremblement de terre, éruption de volcan, ouragan, sécheresse, inondation... – jusqu'à des malheurs sociaux, économiques, écologiques... : guerre, chômage, désertification ou « marinisation », pollution...) Il peut y avoir un lien entre le mal moral (agi) et le mal-malheur (subi) : le malheur peut être la conséquence de la faute (au plan personnel comme au plan collectif), mais il peut aussi être totalement indépendant de la faute (Tsunami et autres cataclysmes « naturels »). Et même là où il y a une relation de causalité entre la faute et le malheur, le malheur dépasse toujours la faute et doit être pris en compte comme tel, aussi bien le malheur collectif que le malheur personnel (penser à l'accident d'auto, par faute, parce que le chauffeur avait bu...)

Il faut par conséquent différencier, lorsqu'on pose la question du mal et Dieu.

La cause du mal moral, de la faute, c'est l'être humain, c'est moi. L'argument : si Dieu est, ou puisque Dieu est cause première ou fondement de tout, ne joue pas ici. Nous ne pouvons pas imputer à Dieu ce qui nous est imputable. Il reste cependant le mystère de la liberté humaine, et il reste le poids du

conditionnement de notre liberté et dans ce sens du destin (le « destin » est ce pour quoi on ne demande pas notre avis).

La cause du malheur, ce sont toutes sortes de choses : cela peut être les circonstances historiques, sociales, économiques, un cataclysme de la nature, un accident... Cela peut aussi être une faute collective. À qui imputer le malheur ? On parlera ici de « destin », le cas échéant, de jugement immanent. Où est Dieu là-dedans ? Peut-on dire : Dieu a voulu l'accident, la guerre, le tsunami, la crise écologique, financière... ?

Conclusion

Le mal ainsi différencié ne demande aucune mise en relation à Dieu, si ce n'est au Dieu rédempteur, celui que nous invoquons dans la faute ou dans le malheur et qui ouvre une nouvelle possibilité de vivre.

Autant le Dieu de la théologie déductive est soit existentiellement aliénant (culpabilisation) soit scientifiquement inutile (le monde s'explique scientifiquement sans « l'hypothèse Dieu ») : un Dieu purement mental (une représentation) qui ne colle pas avec la réalité, autant le mal vu dans sa réalité empirique différenciée et non comme problème métaphysique (le mal métaphysique) n'a pas besoin de Dieu, du Dieu de la théologie déductive. Le Dieu du supranaturalisme n'apporte aucune lumière constructive concernant la réalité du mal, et la réalité empirique du mal ne gagne rien à être éclairée par le Dieu supranaturaliste. Apories, impasses, que l'on prenne la question en commençant avec Dieu ou en commençant avec le mal. Le Dieu du supranaturalisme est le Dieu « en haut », le mal est vécu « en bas ». Toute mise en relation de l'un avec l'autre au plan de la théologie déductive (Dieu étant cause) conduit à des impasses.

Ayant « déconstruit » les deux termes de notre sujet « Le mal et Dieu », il faut manifestement, puisque d'une part la réalité du mal nous fait souffrir et nous fait crier (au secours), puisque d'autre part la question de Dieu (« C'est Lui ») est indéradicable en l'être humain, reprendre la question autrement. En tout cas échec de la tentative d'explication du mal.

II. Question, ici, non pas : qui est Dieu comme extérieur au mal, mais *dans* le mal tel qu'il est vécu. Un Dieu non comme principe d'explication, mais comme réalité vécue.

Voir ce qui a été dit à propos de Gn 4, 26.

Voir aussi la phrase de Paul Claudel : « Jésus n'est pas venu expliquer la souffrance (le mal), il n'est pas venu supprimer la souffrance ; il est venu l'habiter de sa présence, de telle sorte que l'on ne puisse plus dire à Dieu : tu ne sais pas ce que c'est... »

Pour bien parler de Dieu et du mal, il faut en parler non pas à partir d'un lieu extérieur mais à partir du vécu, à partir donc de ce qui est. Partir du « bas », et voir si ce « bas » est visité (pour ainsi dire) par le « haut ». Non pas méthode déductive mais inductive.

1. Commençons avec le mal

Le mal est inhérent au réel. Ambivalence du réel : bien et mal, vie et mort, harmonie et disharmonie...

Au plan anthropologique et plus généralement du vivant.

Loi du vivant : « meurs pour devenir » (conscience de cela dans toutes les religions, toutes les cultures : penser aux rites de naissance, de puberté, de mariage, de funérailles). Jn 12, 24 : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. »

Caractère de devenir, d'advenir de tout vivant.

La question décisive : comment je me situe par rapport à cette loi ! Je peux me figer dans quelque chose qui doit mourir (la femme de Lot).

Et comment je me situe par rapport à la loi du mourir pour vivre, quand je suis frappé de manière particulière : maladie, infirmité, deuil... Il y a à chaque fois un travail (de deuil) à faire : nommer, déposer, laisser advenir le *novum* à travers ce qui m'est pris...

Chaque fois décision : Dt 30, 15 : « Voici, je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal... Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité » (v. 19).

Pour cela : endurer le mal (la mort). Et découvrir alors (là où cela est donné, car « grâce ») dans, avec et à travers la loi de la mort, la loi de la vie, du vivant.

Voir Rm 5, 2c-4. Baptême : Rm 6, 3-4. Pâques, à travers vendredi saint.

Il y a une dimension dernière (ontologique ou théologique) dans l'épreuve, une présence dernière. Dans ma mort, la mort du Christ advient en moi et veut porter son fruit. Dans ma résurrection, la résurrection du Christ porte du fruit.

À préciser (au plan anthropologique) :

– la faute/mal agi. Voir le Ps 32, 1-5 (à lire) : psaume de confession. Aussi : chemin allant de Gn 3 (la faute) à Gn 2 : le jardin d'Éden. Grâce à la nomination, passage du poids de la faute au pardon, à une nouvelle possibilité de vivre debout.

– le mal subi/malheur. Aspect tragique de la vie :

– au plan personnel : saint Paul, 2 Co 12, 7-10 (à lire). Voir aussi les Psaumes de plainte. Dans l'infirmité, puissance plus forte de la grâce. D'où : de la plainte à l'action de grâces.

– au plan collectif : destin collectif, soit du fait des humains soit du fait de la nature, soit des deux. Psaumes de plainte collective.

Conscience de la fragilité du monde naturel et historique : finitude !

Job : plainte voire révolte contre Dieu. Et alors : chapitres 38-42 (à lire). Nous avons là une clé : la création est un combat de Dieu pour la création, pour son accomplissement !

D'où :

2. Dieu

Dieu, non comme principe abstrait mais comme le Vivant. « L'Être de Dieu est en devenir » (E. Jünger). Voir aussi Whitehead et philosophie du *process*. Et encore : Teilhard de Chardin

(Alpha et Omega). Contre l'affirmation (philosophique) de l'impassibilité de Dieu. Le Dieu vivant est en devenir, tout comme le monde est en devenir.

Le monde en devenir. On objecte Gn 1 : Dieu vit que c'était bon. Oui, bon en tant que prédonné. Mais comme le sabbat (Gn 2, 1 suiv.) est en attente, ou l'anticipation, du sabbat éternel (voir He 4, 1-11), ainsi la bonté de la création est ultimement eschatologique : thème de la nouvelle création, des cieux nouveaux et de la terre nouvelle (Deutéro-Isaïe, Apocalypse). Voir Irénée de Lyon : le Christ serait venu aussi sans le péché de l'être humain, pour conduire à la création à son accomplissement.

Le « travail » de Dieu et le monde « en travail ».

Gn 1, 2-3 : du chaos (*tohu wabohu*) à travers l'Esprit vers la Parole et la lumière.

Le chaos (voir théorie cosmologique du chaos, du désordre) : au plan existentiel, et le « programme » du chaos, sa réalité destructrice et sa potentialité constructive, là où récapitulation du chaos en Dieu : Dieu crée avec le chaos, hors du chaos ! C'est cela la rédemption : la récapitulation du chaos ; le chaos trouve son Maître. La création est déjà en ce sens une rédemption. C'est ce qui est en cours, tout au long du devenir du monde, des peuples et de l'existence personnelle.

De la croix (du Christ) à la résurrection, de l'impuissance de Dieu à sa puissance créatrice.

Conclusion

La question de la théodicée et donc du mystère du réel ne trouve de réponse qu'eschatologique. Le monde est en devenir, et nos vies également. Tous et toutes partie prenante de la création en cours. La création : prédonnée et en même temps en devenir. Nous pouvons faire fond sur elle, et nous sommes collaborateurs, collaboratrices de Dieu, ouvriers dans le chantier de la création.

Responsabilité, faute et pardon.

Responsabilité et (nouvelle) liberté : (nouvelle) possibilité de vivre, d'œuvrer, d'aimer...

Pas explication du mal, mais « propulsion » à partir de (et par) le vécu enduré (et donc l'expérience) du mal. Au cœur du mal : l'œuvre continue du Dieu vivant. Et donc aussi : joie, confiance, espérance.